
30 ans d'absence...

(Extraits)

Roland Mattera

Trente ans après en avoir été séparé, un homme retrouve sa terre natale. Une terre qu'il a tenté - en vain - de renier quand l'Histoire l'en chassa. De terribles attaches, blotties au fond de l'inconscient, ont eu raison de la douleur... et l'amour du pays d'enfance triomphe définitivement. Ce texte est un extrait du récit autobiographique de Roland Mattera sur ses retrouvailles avec la Tunisie, son pays natal, sur l'accueil chaleureux que lui ont réservé les Tunisiens et sur les réminiscences d'une mémoire qui s'anime et fait revivre des trésors de souvenirs.

13, place Gaston Dubourdieu, l'adresse de la «villa Roberland», maison de mon enfance, est devenue: 13, place Khalifa Alouani. Seule la façade a gardé son aspect initial. Le jardin n'existe plus. Les nouveaux propriétaires ont bâti au-dessus de notre maison. Le reste est transformé en cour intérieure carrelée à ciel ouvert, avec bancs de ciment et buanderie dans le fond ressemblant au patio hispano-arabe que je connais bien.

Un flot de pensées tourbillonne dans ma tête. Je suis bouleversé, abasourdi, je me demande s'il est bien réel que je sois là enfin, devant cette maison où je vécus toute mon enfance. Je pense à ces trente ans passés ailleurs, dans ce pays de France que je voyais si lointain, si mystérieux et si beau lorsque je vivais ici.

Pendant que nous regardons, sans avoir encore frappé à la porte, un jeune homme sort, souriant, je veux lui dire que je suis devant chez moi mais j'ai du mal à parler... Quand je parviens à m'expliquer, il sourit davantage et nous fait signe d'entrer avec un hochement de tête et des

N° 4 Automne 1992

souhaits de bienvenue. Il appelle sa mère qui vient à notre devant et nous entrons.

Ces gens sont des Djerbiens, ils tiennent un commerce à Tunis. Comprenant notre grand désir, le mien surtout, de revoir cette demeure remplie de souvenirs affectifs, ils sont heureux de nous la faire visiter en nous expliquant les transformations intervenues dans la partie où j'habitais autrefois. La maman parle parfaitement le français et son fils, Salah Eddine, 22 ans, se débrouille bien. Il est plein d'attention, nous avons un peu l'impression drôle d'être de la famille venue de loin. Il nous montre sa chambre et comprend mon regard: c'est celle que nous occupâmes, mon frère et moi, pendant plus de vingt ans. Extraordinaire détail: placés de la même façon, il y a deux lits à peu près semblables à ceux que nous avions et lui, Salah Eddine, occupe celui qui fut le mien. Je le lui dis, il rit et met sa main sur mon épaule en signe d'amitié. Je suis ému et lui très heureux de me montrer tout cela parce qu'il comprend que si je suis revenu voir ma maison, c'est qu'elle est restée très chère à mon cœur.

Thé, gâteaux, dattes, amandes sèches, la maman de Salah Eddine a sorti tout ce qu'elle a de meilleur dans la cour ensoleillée. Assis sur une des chaises qu'elle vient de placer pour nous, je hume avec délice l'air parfumé de «chez moi.» Oui, l'air est parfumé à la fleur d'oranger car en avril, en Tunisie, les orangers sont en fleurs et il doit y en avoir tout près de là.

En même temps que la discussion se poursuit sur notre vie en France et sur leur plaisir de vivre à Bellevue, le film qui vient de se reconstituer ne cesse de se dérouler. Je revois et j'entends les voisins qui nous entouraient, je me souviens de nos jeux, des moyens simples et rustiques dont nous usions pour nous amuser et je réalise que nous nous amusions beaucoup.

Le décor a complètement changé, des constructions, de fort bon goût, occupent les espaces qui faisaient des paradis pour enfants: la grande place des fêtes où j'appris à faire du vélo, le champ contigu à notre jardin dont la terre, sous les maisons, est certainement encore toute imprégnée des cris de notre enfance. Même les rues de ce village étaient notre aire de jeux lorsque, les soirs d'été, nous décidions de faire, en nocturne, une partie de «gendarmes et voleurs.»

Je songe à tous ces bruits de la rue qui ont certainement disparu: le marchand de légumes qui annonçait son passage en énumérant bien fort les produits de sa charrette, le roba vecchia, acheteur de vêtements usagés, le vendeur de chicorée ou d'étourneaux enfilés en chapelets, le marchand d'asperges sauvages, le rémouleur... Chacun avait sa façon bien à lui de proposer sa marchandise ou ses services et l'on ne s'y trompait pas. Dans le calme de ce paisible village, leurs voix ne passaient pas inaperçues. Lorsque j'étais malade, de mon petit lit, je les

entendais toutes. Elles étaient les bruits de la vie, d'une vie simple et tranquille qui tranche, ô combien, avec le rythme infernal qu'impose l'existence sophistiquée d'aujourd'hui aux habitants de nos cités. Mais qui peut imaginer, maintenant, ce que connaîtront, sans le moindre choix, les enfants du nouveau siècle?

Il nous faut partir. Si nous voulons circuler dans Bellevue et revoir l'essentiel avant ce soir, il faudra savoir s'arracher de chaque endroit. Nous aurons tant de lieux à revoir en ce pays que deux semaines n'y suffiront point.

(...)

Le téléphone sonne encore dans notre chambre d'hôtel alors que nous nous apprêtons à sortir, c'est une chance. «Sihem Bellakhal, bonjour, comment allez-vous? Etes-vous contents de tout, tout va bien? Je suis heureuse pour vous... Je voudrais vous proposer le rendez-vous avec mon mari.» C'était prévu, nous acceptons avec empressement. Le moment est fixé à 15 heures et le lieu, près des fleuristes de l'avenue Bourguiba.

Séoud Bellakhal a 62 ans, sa femme nous a déjà parlé de lui suffisamment pour que nous ayons une idée de sa personne. Dans les années 40, il était au journal «L'Action» aux côtés de Bourguiba dont il restera un fidèle compagnon. Plus tard, il entra à la Banque centrale de Tunisie en qualité de responsable, d'abord à Sousse puis à Tunis. Aujourd'hui, il est retraité mais, plus encore que les salaires des actifs, les pensions ne sont pas très élevées en Tunisie et Séoud a repris du service dans le journalisme, son premier métier. Il joue le rôle de conseiller au journal «Essabah» et forme les nouveaux venus au dur labeur qui les attend.

C'est un homme corpulent, il a une calvitie importante, seules la nuque et les tempes sont garnies en demi-couronne de cheveux plutôt abondants et blancs. Il fait penser un peu à un libanais. Des personnes du journal viennent le consulter, nous avons l'impression de gêner quelque peu. Il se rend compte que nous sommes plutôt confus d'être venus sur son lieu de travail pour faire connaissance et il nous tire d'embarras: «Sihem a très bien fait de vous emmener me voir, elle m'a beaucoup parlé de vous, soyez les bienvenus.» Il demande par téléphone à ce qu'on ne le dérange plus, nous voilà plus tranquilles.

Nous commençons alors à parler. Je me sens tout de suite à l'aise. C'est un homme apaisant, rassurant. Je lui raconte brièvement ma vie passée en Tunisie et je lui parle surtout de ma petite vigne que j'avais plantée à Saïda, de cet embryon de ferme que j'avais créé de mes mains au prix d'un travail incessant. Je lui raconte en quelques mots de nombreuses années passionnantes, c'est difficile mais il comprend quand même que j'ai laissé beaucoup d'amour sur cette terre... D'un geste de la main il m'arrête et me dit: «Etes-vous allé revoir votre

ferme?» — Non, pas encore, nous irons dans la semaine. Il ajoute aussitôt: «Eh bien, je quitterai le bureau à seize heures trente et je vous emmènerai à Saïda, c'est à moins de vingt kilomètres de Tunis.»

Je me montre surpris et gêné mais son insistance aimable me fait renoncer à refuser. Je le remercie vivement. Nous bavardons encore quelques instants puis nous nous retirons.

... Sa voiture est une Opel Record diesel blanche. Il roule à une allure modérée. Assez vite, au cours de la conversation que nous avons reprise avec beaucoup de plaisir, il tient à nous assurer de son assistance amicale en cas d'ennui durant notre séjour, mais il craint que nous ne saisissons pas à quel point ils sont prêts, sa femme et lui, à nous entourer de leur amitié et il finit par dire: «Sachez qu'à partir d'aujourd'hui vous n'êtes plus seuls en Tunisie. Vous avez plus que des amis, considérez que nous sommes votre famille.»

Pour plus d'un Européen qui n'approcha jamais ces mentalités, de telles avances paraîtraient suspectes. Pour ma part, je n'y vois que le reflet d'un art de vivre que j'ai bien connu malgré le no man's land absurde qui séparait alors bêtement les communautés tunisiennes et européennes. Dans la relative froideur du milieu métropolitain, j'avais un peu oublié ce climat humain et les paroles de Séoud me réchauffent le cœur.

Le jour finit encore trop tôt en avril et je vois déjà le soleil descendre vers la terre. Tout au long de la route, je ne reconnais rien. Des secteurs bâtis dans les années cinquante sont maintenant couverts de constructions hétéroclites groupés en villages ou éparpillés. D'autres zones sont en cultures mais de nombreuses plantations arbustives ont été faites, je ne m'y retrouve plus du tout.

Nous arrivons près de Saïda où il y avait ma parcelle de vigne rectangulaire d'une superficie de cinq hectares. Elle était visible de la route avec la petite maison blanche de 50 mètres carrés, construite par moi pierre par pierre, de la pierre sortie de la terre avant de planter la vigne. On ne voit plus rien, je n'aperçois pas le chemin qui conduisait à ma vigne. Il n'y avait d'ailleurs que des vignes et maintenant, il n'y en a pratiquement plus. Des plantations d'arbres fruitiers et d'oliviers les ont remplacées et cachent les rares constructions perdues dans la verdure. C'est superbe, riche de végétation mais complètement différent de ce que j'ai connu. Nous avançons sur un chemin à tout hasard et j'ai le sentiment que ce n'est pas le bon. Des travaux gigantesques ont été faits pour l'irrigation. De véritables rivières artificielles ont été créées, alimentées probablement par un barrage en amont. Il y a maintenant plusieurs pistes toutes bordées de mimosas en fleurs dont les branches retombantes barrent plus ou moins le passage. Par endroit, elles griffent la voiture de Séoud qui avance lentement sur des indications que je donne en me basant sur une orientation approximative.

Finalement, je désespère. Parcourir plus longtemps ces chemins nouveaux qui mènent je ne sais où sans apercevoir le moindre indice révélateur, me semble inutile. Nous nous arrêtons pour interroger un berger qui fait avancer ses bêtes devant nous en se pressant... Mais je ne sais pas comment s'appelle le nouveau propriétaire et l'homme est trop jeune pour avoir entendu parler de mon nom! Je lui demande s'il connaît une petite ferme un peu loin de là avec un grand caroubier — Un arbre immense qui était toujours indiqué en repère à ceux qui méconnaissaient les lieux. Il comprend et sait. Il nous faut rebrousser chemin et cette fois, le soleil se couche à l'horizon. Je suis nerveux, rageur et peiné. Ce brave Séoud et sa femme me réconfortent: «On va trouver, on a encore le temps, ne vous en faites pas.»

Claudine comprend que je suis très contrarié, presque vexé de ne plus savoir où se trouvent ma terre et la maison que j'ai bâtie alors que nous sommes certainement très près du but. Elle essaie de m'aider, en vain, elle est tout aussi perdue que moi.

...La voilà! La voilà! Agrandie par des constructions nouvelles mais tellement reconnaissable ma petite maison! Sortis du chemin tout à coup d'un tunnel vert fait de mimosas, nous venons d'apercevoir cette construction toute blanche que j'appellerai toujours MA maison.

Il n'y a plus de vigne et c'est normal, elle serait trop âgée, je vois des cultures maraîchères, des figuiers. Les oliviers que j'avais plantés tout au long de l'allée qui mène à la maison sont superbes. Ils ont 35 ans! Nous empruntons le chemin central qui a été fait sur la parcelle pour faciliter certainement le chargement des légumes. Il fait encore jour mais il était temps. Mon émotion est très grande. A cet instant, j'aurais voulu être seul pour laisser couler ces larmes que je retiens à grand mal et ne pas avoir à parler avec une gorge aussi serrée...

Cette terre, sur laquelle nous roulons, je l'ai aimée follement. Un jour, il y a maintenant près de quarante ans, lorsque je sus qu'elle était mienne et que j'allais pouvoir me consacrer entièrement à elle pour que, en échange, elle me fasse vivre comme un paysan, je connus une joie ineffable que je ressens encore. Depuis mon enfance, j'avais rêvé d'être fermier et rien n'aurait pu détourner mon esprit de ce désir parce qu'aucune autre vie ne me semblait aussi belle, aussi heureuse. Et c'est là, sur ce lopin de terre, que j'allais pouvoir créer mon univers. Pour cela, rien ne m'arrêta, ni la fatigue, ni le temps, ni les privations, tout était nécessaire pour labourer, planter, construire. J'aurais travaillé cette terre à mains nues s'il l'avait fallu. Je ne reculai devant aucun effort, je l'aimais vraiment. Et j'étais certain qu'elle me donnerait sans compter le meilleur de ses entrailles. Je crois, en effet, que si l'amour est un pouvoir magique dont la force s'exprime par l'interpénétration des pensées entre les êtres, ce même phénomène d'osmose doit également se produire entre les âmes et les choses. Même les cailloux que

j'aperçois m'inspirent une certaine tendresse et j'ai l'impression qu'ils me reconnaissent.

La voiture avance lentement sur ce chemin de quatre cents mètres. J'ai envie de descendre et d'ôter mes chaussures pour établir un contact intime avec ce sol qui me paraît si doux... Je sens que je l'aime toujours autant... Mon regard se brouille...

Un jour de 1955, le destin voulut qu'il soit mis fin à mon espoir, à ce bonheur immense, unique. ... Je vendis pour presque rien cette petite ferme, ce paradis que j'avais fait naître.

Pendant que je revis encore en quelques secondes ces tristes jours, le nouveau fermier tunisien et sa famille regardent, debout près de la maison, cette voiture blanche monter vers eux. Visite imprévue, insolite et peut-être même inquiétante. Leur attitude immobile nous amuse, nous devinons leurs interrogations: la police? Un contrôle?...

Les voilà enfin fixés, Séoud baisse la vitre de son Opel et leur explique la raison de notre intrusion. Les visages se détendent et affichent un sourire de soulagement. Du coup, nous sommes invités à entrer avec empressement. Il y a plusieurs hommes, chacun d'eux prononce des paroles de bienvenue.

Avant d'entrer dans la maison, je jette un dernier coup d'œil sur la parcelle que l'on voit maintenant en entier. Quand nous ressortirons, il fera noir, je ne verrais plus rien. Il faudra que je revienne un autre jour ou une autre fois, en pleine lumière, fouler à nouveau cette terre où j'ai laissé tant de sueur sous un soleil cuisant, où, pour la première fois, j'ai respiré le parfum d'un bonheur paysan. Je sens que si tout pouvait recommencer, malgré l'expérience du passé, j'oublierais la lourdeur de mon corps et l'ombre des années, je me battrais encore avec acharnement. Je travaillerais si bien que je produirais dix fois, cent fois ce que j'aperçois. J'entends répéter en arabe: «Entre, entre, » mais je m'attarde encore un peu. Toute la terre est irrigable, nous sommes à l'ère des cultures sous abris et la chaleur naturelle ne manque pas, on doit pouvoir faire des miracles. Ils ont construits une étable où il y a quelques vaches. Il reste de la terre nue, sans culture en avril, plus loin un carré de fenouil sans grande valeur.

Un homme insiste pour me faire entrer, il n'imagine pas que j'ai très envie de regarder ma terre. Je ne peux même pas la photographier, il ne fait plus assez jour. Je finis par avancer.

À l'intérieur, il fait très sombre, une femme allume la lampe à pétrole. Il n'y a toujours pas d'électricité mais un téléviseur est dans un coin de la pièce branché sur un lot de batteries.

Nous sommes à peine assis qu'une fille dépose un grand plat de couscous sur une table basse placée devant nous, c'était leur dîner. Puis elle apporte un bol d'olives et du pain taboune. «Mangez!» Dit un des hommes et s'adressant à moi: «Ce pain est fait avec du blé cultivé sur ta

terre, ces olives viennent des oliviers que tu as plantés et même le couscous est fait avec de la semoule de blé d'ici.» Et il ajoute: «Nous te devons beaucoup. Grâce à toi, avec le grand tas de pierres que tu as laissé, nous avons pu bâtir tout ce que tu as vu. Nous remercions Dieu de nous faire vivre de cette terre que tu avais bien cultivée et qui nous a beaucoup donné. La vigne a vécu 28 ans, son rendement a été très bon»... Il continue de parler mais je ne saisis que quelques mots de temps à autre. Mon esprit s'évade et revient, si bien que Séoud craint que je ne comprenne pas tout ce qu'il dit et il se met à traduire, ce qui m'oblige à prêter toute mon attention.

Je pose alors des questions sur leurs techniques de travail et en particulier sur l'irrigation. A mon grand étonnement, ils emploient les produits phytosanitaires les plus récents sur leurs cultures traditionnelles et ils ne prennent apparemment pas les précautions d'usage... Nous parlons aussi des voisins de l'époque où je vivais là, du ravitaillement en eau potable qui se fait toujours au village distant d'un peu plus d'un kilomètre. J'exprime mon souhait de revenir en plein jour pour prendre des photos et l'on me répond spontanément: «Tu seras toujours le bienvenu, tu es chez toi.»

Il nous faut maintenant regagner Tunis. Nous remercions ces gens de leur bon accueil mais je sens qu'ils ont été très heureux de nous recevoir. «Attendez encore un peu, le thé est presque prêt», nous dit la femme la plus âgée. Pendant ce temps, la fille qui avait servi le délicieux couscous, nous apporte près d'un kilo d'olives dans un plastique et deux pains taboune à emporter.

Le thé à la menthe nous est offert sur un plateau de cuivre, nous le dégustons à petites gorgées. En partant, je sors discrètement un plastique de ma poche et avant de remonter dans la voiture, je ramasse à tâtons deux poignées de terre que je mets furtivement dans le fond du sac. Je l'emporterai dans mes bagages et plus tard, de temps en temps, je la regarderai...

Roland Mattera est né à Tunis en 1929 et l'a quittée pour la France à l'âge de 28 ans. Il est l'auteur de *A la recherche d'une vie*, Ed. Gallimard, 1986, *30 ans d'absence...* paraîtra en 1993 aux Editions L'Harmattan.



Juillet
Gravure de Yannis Gourzis. 1991
(Extrait de *Calendrier 1992*)

Confluences